
Les adolescents et les conversations sur l'actualité Exploration Curiosité

Reprenons l'un des points de départ de cette recherche : la convergence des médias et des sociabilités sur le web fait émerger le partage d'information, c'est-à-dire un espace où les contenus sont utilisés comme expression personnelle et relationnelle. Cette proposition basée sur l'histoire des dispositifs et les artefacts du web (chapitre 1) trouve un écho particulièrement fort chez les adolescents, qui se saisissent de nombreux objets pour créer, renforcer, et expérimenter leur sociabilité, à un âge où la construction identitaire passe par une exploration relationnelle. Toutefois, les usages de Facebook vus au chapitre 4 ne s'attachaient pas particulièrement à l'information. Or nous allons voir maintenant que, malgré des pratiques médiatiques peu engagées, les jeunes peuvent s'intéresser aux informations par le prisme de leurs amitiés. Le contournement des médias s'observe alors, car la pratique informationnelle ne résulte pas d'un devoir civique, mais d'une logique affective : on ne lit pas *Le Monde*, *Libé* ou *Le Figaro* pour alimenter sa soif d'actualités, mais on « aime » une page ou on « discute » avec un ami autour de quelque chose qui est potentiellement de l'actualité.

Une question reste en suspens à ce stade : c'est celle de l'éclectisme des contenus explorés par les jeunes grâce au web. Est-ce que les intermédiaires introduisent des informations que l'on n'aurait pas vues sans le web ? Est-ce que le web présente un kiosque à journaux plus diversifié que celui que l'on voit en physique ? Cette question est difficile à résoudre, car il faut trouver un référentiel pour décrire l'information hors ligne d'un individu, et envisager ensuite son information en ligne. Elle sera abordée avec les données *Algopol* dans le chapitre 7. À ce stade, il convient surtout de souligner que la diversité des contenus n'est pas appréhendée socialement de la même manière.

5.2) Blabla, *like*, fight et statut

L'interactivité est l'évolution introduite par le web dans les médias, au même titre que dans d'autres secteurs comme le divertissement, les services publics, les transports, etc. Le secteur de l'information en ligne se développe avec le fait que les internautes peuvent non seulement cliquer pour consulter une actualité, mais aussi cliquer pour y réagir : commenter, liker, mettre une boule rouge, pousser un coup de gueule. Ces réactions changent de dimension, au sens où elles peuvent se faire à l'échelle du réseau socionumérique ; alors que réagir devant le journal télévisé ne permet d'adresser que les personnes présentes dans le salon... Cette dimension modifie-t-elle les leviers de la réception et est-ce que les réactions par rapport à un contenu médiatique en ligne sont différentes des réactions du salon ?

Pour les adolescents, la mise en visibilité de ces réactions et conversations pourrait de plus concentrer l'attention : pour se retrouver entre pairs, les adolescents pourraient consulter les informations qui font discuter au détriment de celles qui n'ont pas d'intérêt social. Pour envisager ces questions avec cette enquête sur les pratiques adolescentes, il faut d'abord décrire les pratiques sociales autour de l'actualité chez cette population, puis l'analyse du questionnaire permettra d'étudier les *likes*, *comments* et statuts des jeunes autour des contenus informationnels.

a) Les adolescents et les conversations sur l'actualité

Si la discussion d'actualité va de pair avec la consommation d'information et si c'est dans cette conversation que se créent des prises à la réception, les situations envisagées dans les travaux de recherche sur ce thème s'intéressent aux adultes, dans des cadres de sociabilité contrôlés : le salon chez Gabriel Tarde, la machine à café du lieu de travail chez Dominique Boullier. Les adolescents vivent dans des cadres de sociabilités comme le hall du lycée ou Facebook, où des normes sont établies pour permettre à chacun de se positionner par rapport à ces normes. La discussion sur l'actualité ne s'impose donc pas de la même manière que dans un environnement adulte, où elle semble plus neutre que l'exposition du quotidien personnel dans certains cas. Parler politique ou télévision à la cantine évite aux adultes de parler du week-end en famille. Alors que pour les adolescents, la discussion d'actualité n'est pas une alternative à une discussion personnelle. S'ils utilisent l'actualité plutôt que la dernière vidéo à la mode, c'est pour exprimer des opinions et des émotions, pour dire quelque chose d'eux-mêmes et non pas pour masquer un autre sujet.

Exprimer sa réception

Tout d'abord, il faut noter que, pour parler de politique, il faut avoir des compétences d'énonciation, mais aussi des connaissances brutes comme simplement connaître le nom des personnalités politiques. Keira par exemple admet qu'elle n'y comprend rien, et attend que ses copines changent de sujet quand l'affaire Cahuzac est abordée.

« [Mes amies], elles sont, y'en a, elles sont plus politiques que moi. Enfin, on va, elles vont venir, et parler. Par exemple, ouais je sais pas. Sur la dernière affaire, là, Cahuzac, elles vont venir et elles vont dire 'ouais, lui il est fou', et tout ça. Alors que moi, je suis là, comme ça, je sais à peu près de quoi ça parle, parce que j'ai vu, mais je suis perdue. Alors je parle pas. J'attends qu'elles changent de sujet pour parler. »
(Keira, 16 ans, CAP ASSP)

« Je ne parle pas » parce que je ne sais pas m'exprimer sur un sujet : cette justification reviendra régulièrement dans la discussion sur la politique. Avoir lu un article ne permet pas pour autant de le retenir, d'enregistrer les noms, d'assimiler l'argumentation. Même pour une information aussi factuelle qu'un résultat de football, s'en saisir pour en parler nécessite une connaissance antérieure du sujet : par exemple l'inattendu de ce résultat par rapport au passé des deux équipes, les conséquences pour la suite de la compétition, ou l'exceptionnel de certaines actions techniques, etc. Les jeunes reconnaissent ne pas avoir les connaissances pour prendre la parole sur un sujet, peut-être d'ailleurs le reconnaissent-ils plus sincèrement que les adultes du terrain exploratoire. Mais ce constat n'amène pas de jugement sur ce type de conversation : Keira ne reproche pas à ses amis de parler de politique. Le statut de jeune « permet » d'être incompetent sur certains sujets sans que ce soit une tare. Les compétences sont donc un préalable à la discussion d'actualité. Mais à ce stade, les sujets familiers comme les sujets incertains peuvent donc *a priori* être un objet de conversation chez les jeunes. Deux registres justifient la discussion sur l'actualité pour les adolescents : l'émotion et l'opinion. L'émotion liée à un sujet d'actualité peut être exprimée avec certains amis, mais pas d'autres, l'opinion peut être élaborée sur certains sujets et pas d'autres.

Dans le cas des émotions, Sara indique que la personne qui a en classe un journal gratuit lit une information pour « faire-part » des contenus :

« Après, en fait, quand je vois un truc qui me choque, je le lis à haute voix à la classe. Je dis : « J'ai appris », je leur dis. (y'a le prof dans la salle ?) Le prof même lui il s'intéresse en fait. (C'est toi qui lances les discussions ?) Non, mais tout le monde fait ça. Si c'est pas moi qui ai le journal et quelqu'un a lu un truc, il va être choqué et après il va nous lire. (...) En fait, on fait part de ce qu'on a vu. »
(Sara, 18 ans, 1^{ère} STSS)

Un peu plus tard, elle me racontera que le dernier fait-divers qu'elle a lu, l'histoire d'une femme qui a tué son bébé avec un marteau, que ce fait-divers donc l'a choqué et qu'elle a envoyé un SMS à une de ses meilleures amies pour lui en parler. On retrouve dans ces cas le fait qu'être « choqué », plus que touché, est le levier pour partager une information, et que c'est l'émotion personnelle qui justifie l'expression plus que l'information en elle-même. Sara ne semble pas s'engager dans les événements dont elle fait part autrement que par les émotions : elle n'ira probablement pas manifester pour demander l'emprisonnement de la mère qui a tué son enfant, ni contribuer à une association de protection de l'enfance. Elle ne fait pas des événements d'actualité une justification d'un engagement, mais juste une expression permettant de parler de soi.

« Je ne mets jamais mon opinion sur les réseaux sociaux » est un principe énoncé comme « je n'accepte jamais des inconnus comme ami » pour les sociabilités. Sara reprend à son compte cette règle de manière très affirmée, estimant normal de ne pas « donner son avis » à tout va :

« Moi je mets rien du tout sur Facebook. Juste je regarde. Y'a des trucs que j'aime. Et quand il y a une phrase de musique qui me vient dans ma tête je l'écris. Mais je vais pas donner mon avis sur quelque chose. Par exemple, des fois, y'a des articles qui sont vus, par exemple commentés, et tout. Non, moi je commente pas. »
(Sara, 18 ans, 1^{ère} STSS)

Mettre en scène son opinion, dans un statut ou dans une interaction, est une compétence autant liée au contenu qu'à la rhétorique. Les compétences rhétoriques pourraient d'ailleurs être prépondérantes chez les adolescents, puisque leurs compétences informationnelles ne sont pas encore ancrées et puisque leur recherche de sociabilité conduit à réitérer la conversation. Il y a en fait une recherche de l'opinion des autres pour trouver sa propre place : on ne donne pas son opinion, mais ce qu'on lit des autres est considéré comme leur opinion.

L'avis des autres

On observe le même mécanisme que sur le mur (4-3) : chacun dit ne pas s'exprimer, mais observer les autres, chacun dit qu'on peut publier ce qu'on veut, mais ne s'autorise pas à publier soi-même... Pour comprendre la place de l'opinion dans les Facebook des adolescents, il faut donc les interroger sur ce qu'ils voient plutôt que sur ce qu'ils publient. Myriem souligne alors que, finalement, ce qui circule sur Facebook ce n'est pas tant des informations que des opinions :

« Ils [les gens] donnent plus leur opinion que des informations je trouve. »
(Myriem, 16 ans, 2de Générale)

Au cours de la discussion sur « peut-on parler de politique sur Facebook ? », un lycéen soulignera que les résultats de l'élection présidentielle, il peut les avoir à la télévision : ce n'est donc pas l'actualité produite par les médias qui l'intéresse sur Facebook, mais l'actualité retraitée par l'opinion de ses proches et leurs réactions.

En effet, les adolescents sont à un âge où, pour construire leurs propres opinions, ils sont nécessairement soucieux de l'avis des autres. Les conversations semi-publiques sur Facebook constituent ainsi une source d'attention et un intermédiaire d'accès à l'information comme on l'a vu précédemment :

« (Quand les gens veulent partager avec les autres, tu trouves que c'est intéressant ? Ça donne une actu que t'aurais pas vue sinon ?) Ouais, ça peut donner quelque chose. Moi, par exemple, si je connaissais pas le racisme, si j'en connaissais rien du tout, si par exemple, y avait un de mes contacts qui avait publié, s'ils échangeaient des dialogues avec d'autres méthodes, ça pourrait apporter pour ma culture générale et tout ça. Donc après, si y a des dialogues, des commentaires, tout ça, oui, ça pourrait m'intéresser histoire qu'après dans ma tête que j'aie un jugement sur la chose. »

(Alexandre, 18 ans, Term. STSS)

Le rôle de la distance affective par rapport aux amis devient une échelle d'engagement : l'opinion d'un ami éloigné n'est pas un problème, mais une opportunité ; par contre, l'opinion de mes proches doit, elle, être entendue et préservée. Les adolescents qui cherchent à s'assurer une sociabilité s'autocensurent donc pour éviter de voir émerger des divergences avec leurs proches.

« Ouais, mais si on met une info, on risque si y'a des amis qui sont pas du même avis que nous, ça va être le clash, ça va partir en cacahuète madame, faut pas quoi. On va s'insulter et ça va finir en émeute quoi. »

(Garçon, CFA)

« Moi je vais pas publier pour mettre mes opinions, alors que je connais pas l'avis de mes amis, si ça se trouve on va pas être d'accord, alors qu'on s'en fout. Du coup vaut mieux pas mettre ses opinions. »

(Fille, 1^{ère} STSS)

Le risque de l'opinion, c'est de nuire à l'affection. Ce résultat semble prolonger la thèse de Nina Eliasoph sur « l'évitement du politique » (Eliasoph, 2008). L'ethnologue, qui a observé des conversations d'actualité dans différents groupes sociaux d'une localité américaine, propose que le politique, et plus globalement les sujets qui font peur, ne soient pas porteurs de conversations. Les individus ne souhaitent pas exposer des sujets inquiétants ou engagés, et au contraire déploient beaucoup d'efforts pour se montrer insensibles aux institutions, aux catastrophes, aux enjeux de l'espace public. Je rejoindrais Nina Eliasoph sur sa conclusion d'un besoin de discussion politique « informelle » pour former l'espace public. Mais il convient ici de souligner que ce ne sont pas les sujets « qui

font peur » qui sont dédaignés par les adolescents, mais ceux sur lesquels la conversation peut tourner au conflit. Ce n'est pas l'information qui est évitée, mais la discussion sur l'information et son risque de violence...

Singularité des formes de conversation sur Facebook

Pour en appeler à des conversations politiques informelles, le dispositif numérique induit-il des formes de conversation nouvelles ? Les premiers travaux sur cette question tendaient à montrer la persistance des règles de l'interactionnisme goffmannien (Beaudouin, Velkovska, 1999). Et effectivement, le fait de devoir se présenter en ligne et plusieurs mécanismes d'engagement et de réparation s'observent aussi bien par mail, sur Facebook ou Twitter, que dans les face-à-face. Mais les adolescents rendent compte de certaines particularités de la conversation sur Facebook, notamment sa taille (le nombre de participants) et sa durée¹.

La conversation sur Facebook est qualifiée par certains de « galère » :

« Et puis de toute façon, les discussions sur Facebook c'est sans fin, c'est galère parce que ça peut jamais s'arrêter. »
(Fille, 1^{ère} STSS)

L'argument utilisé est que ces discussions sont « sans fin », ce qui peut paraître étonnant au premier abord. En y réfléchissant, il est vrai que les conversations téléphoniques sont limitées à la durée du forfait ou de la batterie du mobile, les débats de la cour du lycée sont interrompus par la sonnerie rappelant qu'il faut aller en cours, et finalement la vie d'un adolescent est assez encadrée par des plannings. Alors que les conversations en ligne n'ont pas les mêmes contraintes matérielles.

Ce qui est d'autant plus étonnant est que cette remarque prend le contre-pied des descriptions des réseaux sociaux comme des espaces fugitifs. Malgré la courte vie d'un statut sur un *newsfeed*, les discussions sont perçues comme interminables. Et effectivement, les conversations réactualisent un statut dans un *newsfeed*, « réchauffe » les sujets de la veille. L'attractivité d'un statut devient plus forte au fur et à mesure que des profils le commentent, même si le statut devient « vieux ».

Certains sujets, ou certains statuts, concentrent donc une activité importante (alors que la plupart tombent dans les oubliettes du *newsfeed*, ne l'oublions pas). Le problème de la durée de la conversation est remplacé par un problème de taille de la conversation : si tout le monde « s'y met », dans la logique vue précédemment de former un groupe, la conversation peut sembler interminable en s'étalant sur la page, commentaire après

¹ Je ne reviendrais pas sur la nature « visible » ou non de cette conversation, déjà particulièrement envisagée au préalable.

commentaire, alors qu'il devient de plus en plus complexe de tous les lire et de les intégrer pour former une conversation.

« On peut discuter, mais la plupart du temps quand on discute d'un truc, surtout la religion, c'est un sujet hyper sensible, donc dès qu'on va en parler, y a quelqu'un qui va arriver, quelqu'un d'autre et après ça va commencer à partir, ça va commenter, ça va débattre pendant je sais pas combien de temps pour un truc naze. »

(Kevin, 16 ans, 1^{ère} STI)

Une conversation qui concentre beaucoup d'activités réunit nécessairement des points de vue différents, et donc va probablement tourner en débats, nuisibles aux sociabilités. L'opinion qui ne peut plus être discutée devient une affirmation, qui, elle, est toxique pour les interactions. Il ne s'agit pas de débattre d'un sujet d'actualité, mais de donner à ses proches des indications quant à sa position sur ce sujet d'actualités. D'où l'impression d'un déballage illimité d'opinions, pour donner son avis. C'est ce qui donne ainsi l'impression que la conversation est impossible et inutile en ligne, puisqu'elle enchaîne des opinions sans discussion.

« Madame, moi, j'ai pas Facebook, ça sert à rien. On peut pas avoir des vrais débats. Parce que les gens ils viennent, ils mettent leur truc, leur opinion, mais ils sont pas là pour discuter. Par exemple le sujet du moment, là, euh, le, euh, sur l'homoparentalité, moi je vais en parler avec mes proches, mais si c'est sur Facebook, les gens ils vont juste donner leur opinion et voilà c'est fini, ça sert à rien. »

(Fille, Classe 1^{ère} STSS)

On retrouve ici la posture des « écoutants-discutants » du chapitre 3, qui se nourrissent de nombreux avis, mais n'interagissent que dans des espaces où ils peuvent avoir un débat de fond et d'idées.

Ainsi, publier un statut sur Facebook se justifie par l'émotion et lire les débats cherche à identifier les opinions de ses proches, mais les interactions autour de cette expression ne se déploient pas forcément ou se concentrent sur certains statuts en rendant la conversation compliquée. Il me semble que ce ne sont pas ces cas particuliers des conversations qui doivent être étudiés, mais au contraire les expressions ordinaires. Ceci en se rappelant qu'un compte Facebook est un objet dynamique qui évolue dans le temps. L'opinion sur Facebook ne se lit pas dans un statut ponctuel, mais au fil d'interactions anodines. Comme dans la première partie, nous allons donc maintenant analyser les sujets d'actualité sur lesquels les jeunes réagissent à travers le questionnaire.

b) Like, Comment, Statut : réagir et agir

Dans les parties B et C du questionnaire, six sujets étaient proposés pour tester respectivement la réaction des répondants à un sujet par un *like* ou un *comment* ; ou l'expression des répondants, en statut ou discussion. La question que je vais maintenant aborder est donc : qu'est-ce que les adolescents font, matériellement presque, avec les actualités sur leur Facebook ; comment s'en saisissent-ils pour interagir et s'exprimer ; et en quoi ces contenus contribuent-ils à l'exploration de soi et de sa place sociale ?

Les six sujets de chaque partie étaient proposés comme précédemment en mixant les différentes thématiques. Pour la partie B sur la réaction, je n'avais pas proposé de sujets d'intérêt personnel, mais :

- deux sujets de société : la réforme de la formation des instits ; les débats sur les religions ;
- deux sujets d'intérêt général : les actions de protection de l'environnement ; la politique pour faire baisser le chômage ;
- deux sujets de divertissement : le prochain concert d'un groupe de musique ; la sortie d'une console de jeux vidéo ;

Pour la partie C, les sujets d'intérêts personnels étaient reproposés, au détriment du divertissement qui ne figurait plus parmi la sélection :

- deux sujets d'intérêt personnel : les contrats de travail pour les jeunes ; le lancement d'un mobile Samsung ;
- deux sujets de société : le mariage pour tous ; Mohammed Merah ;
- deux sujets d'intérêt général : l'élection présidentielle ; l'aménagement des parcs de la ville ;

Nous verrons que ces sujets peuvent à nouveau être envisagés comme familiers ou incertains.

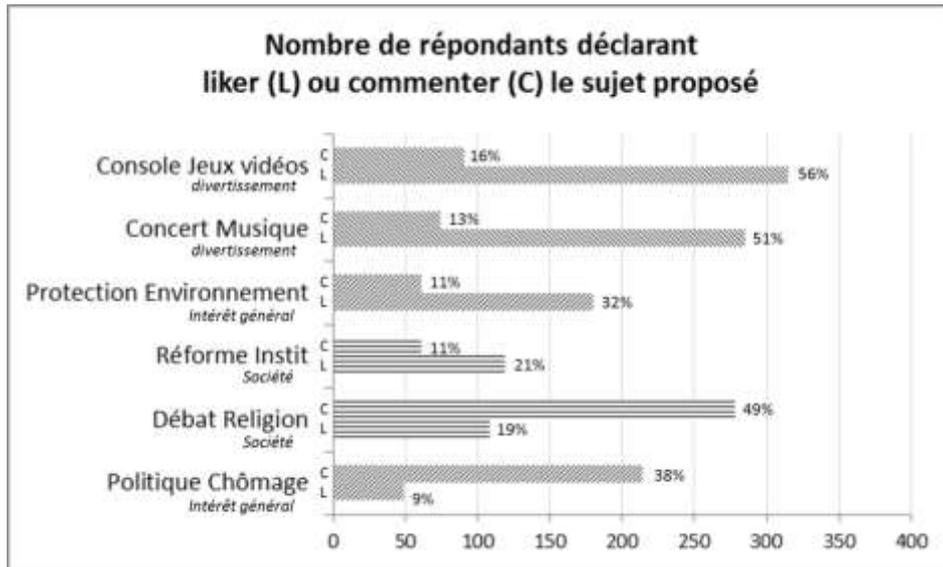
Par rapport aux précédentes études sur les pratiques médiatiques, je voudrais souligner ici qu'Internet, en permettant une navigation individuelle et en développant de nombreux artefacts, déplace la compétence informationnelle de la réception à la conversation. Il ne s'agit plus de savoir lire ou non le journal, mais de savoir discuter ou non une information. Les pratiques médiatiques ne sont pas étudiées par les habitudes, mais par les interactions initiées, acceptées, ou refusées.

Des réactions différenciées par sujet

Tout d'abord, le graphique de la figure 13 présente les performances des sujets proposés au regard du nombre de *likes* et *comments* collectés.

Le sujet le plus *liké* est la sortie d'une console de jeux vidéo, qui fait réagir 56 % des répondants. L'information sur le concert d'un groupe de musique est *likée* par 51 % des enquêtés : les sujets de divertissement sont les deux seuls à collecter un *like* auprès de plus de la moitié des enquêtés. Viennent ensuite les sujets sur la protection de l'environnement, *liké* par 32 % des répondants ; la réforme de la formation des « instits », par 21 % ; et le débat sur les religions 19 %. Quant à la politique pour faire baisser le chômage elle ne collecte que 50 *likes*, soit la réaction de 9 % des enquêtés. *A contrario*, le sujet le plus commenté est le débat sur les religions, auquel la moitié des jeunes (49 %) réagit par commentaire : cette forme de réaction est donc privilégiée par rapport au *like* sur ce sujet de société. La politique pour faire baisser le chômage montre le même succès du commentaire par rapport à l'insuccès des *likes* : 214 jeunes commentent ce sujet, soit 38 % des répondants. Viennent ensuite les quatre autres sujets, qui sont commentés par 11 à 16 % des jeunes soit des scores très faibles.

Figure 13 : Nombre de répondants déclarant liker et commenter le sujet proposé



Lecture : sur les 562 enquêtés, 56 % ont liké le sujet sur la console de jeux vidéo et 16 % l'ont commenté, soit 312 enquêtés.

La première observation issue de ce graphique est que la performance d'un sujet en *like* est quasiment inverse de la performance d'un sujet en *comment*. Le sujet des jeux vidéo collecte presque 4 fois moins de *comments* que de *likes*, le concert de musique presque 5 fois moins. Alors que la politique pour faire baisser le chômage suscite 4 fois plus de *comments* que de *likes*, et le débat sur les religions 2, 5 fois plus aussi. Les deux boutons « interactionnels » de Facebook sont donc utilisés de manière distincte par les adolescents. Ces observations vont dans le même sens que l'observation de l'écho des articles de presse dans Facebook étudié au chapitre 2 : l'activité en *like* et *comment* se concentre sur un petit nombre d'articles, mais ce ne sont pas les mêmes articles qui retiennent l'attention des *likes* et celle des *comments*. Dans les codes lycéens, il semble que le *like* soit léger et signifie une appréciation, une réception positive du contenu. Alors que le *comment* permet de réagir en mot et donc de s'engager dans le débat, voire de s'opposer. Le *like* serait porteur d'une émotion, positive, et le *comment* d'une opinion, négative. Les consignes des *community managers* des marques appellent explicitement à cette différenciation, comme cet exemple de la figure 14 pris sur Twitter.

Figure 14 : « Mignon = aime ; Moche = commentaire »



Bien sûr, il arrive aussi dans la pratique que les *comments* soient positifs et que les *likes* soutiennent une position critique. Le sens générique donné aux artefacts est renégocié dans le contexte de chaque interaction. Plus que positif ou négatif, le *like* est un geste interactionnel qui peut porter sur le contenu d'actualité utilisé, mais fait aussi un signe à l'auteur du statut ; il est approprié aussi bien avec une connaissance qu'avec un proche ; il est suffisamment protéiforme pour rester léger et peu engageant. Alors que le *comment* adresse aussi l'auteur du statut, mais cette adresse n'est pas possible avec des amis, car elle ne respecte pas la « juste distance » (« je commente pas si c'est pas un de mes proches », écrivait un répondant dans les *verbatim* de la partie B du questionnaire) ; le *comment* engage donc la relation.

Par rapport aux deux types d'actualité proposés précédemment, le *like* et le *comment* affinent l'activité du répondant sur des sujets « familiers ». Sur les sujets « incertains », comme la protection de l'environnement ou la réforme des instits, les *likes* et *comments* sont tous deux limités, montrant une faible appropriation du sujet par les jeunes. Pour les sujets « familiers », les deux thèmes de divertissement proposés sont *likés*, mais peu commentés, et les thèmes de société ou d'intérêt général sont commentés, mais peu *likés*. L'idée est que les jeunes se sentent compétents pour réagir sur ces sujets, mais que les actualités culturelles ne laissent pas de place à des mots ; alors que les actualités politiques ne laissent pas de place à des émotions et doivent être discutées en *comment*. On peut ainsi proposer que, pour les sujets d'actualité incertains, les jeunes se limitent à les observer en cliquant, parce qu'il est difficile de les utiliser dans un cadre relationnel ; alors que pour les sujets familiers, les lycéens jouent des artefacts du dispositif pour s'engager ou non, en fonction du cadre interactionnel et de la nature de l'information.

Qui sont les lycéens qui publient des sujets d'actualité ?

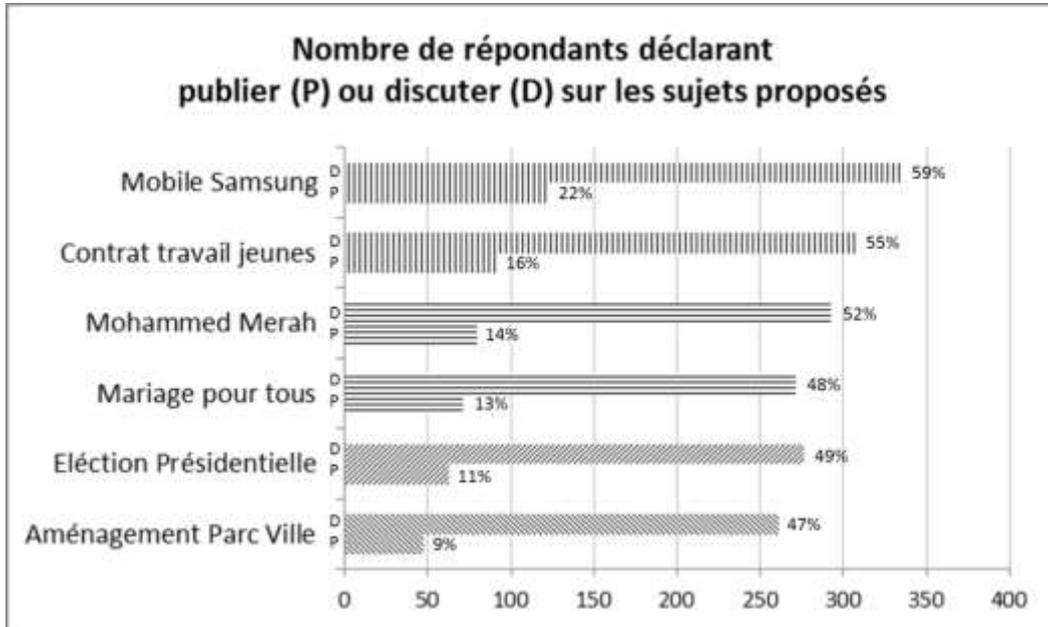
Enfin, la partie C du questionnaire proposait aux répondants six sujets avec deux choix possibles : le publier sur son mur ou en parler autour de soi (ou autre...). Cette section permet de décrire quels sont les contenus dont se saisissent les jeunes « crieurs publics ». La figure 15 présente comme pour les parties précédentes les « performances » des sujets proposés à l'expression dans la partie C.

Parmi les six sujets proposés, tous sont discutés par environ la moitié des jeunes : les conversations sur les sujets d'actualité peuvent être initiées sur tout sujet par un jeune sur deux... Les sujets personnels comme le prochain lancement d'un mobile Samsung ou les contrats de travail des jeunes sont discutés un peu plus que les autres, sans que l'écart ne soit très important. Il y a donc 334 jeunes qui discutent avec leurs amis des actualités techniques, 277 qui discutent de l'élection présidentielle, et 262 qui discutent de l'aménagement des parcs de la ville.

Seulement 22 % des jeunes indiquent qu'ils publieraient sur leur mur une actualité sur le prochain lancement d'un mobile Samsung. Ce sujet est celui qui remporte le plus de succès en ligne comme dans la discussion, mais reconnaissons que la part de jeunes qui publient reste très faible. Et pour prolonger ce constat, ils ne sont donc que 48 à publier une *news* sur l'aménagement des parcs de la ville, 63 sur l'élection présidentielle, 72 sur le mariage pour tous, et 80 sur Mohammed Merah. Contrairement au *like* et *comment*, la publication et la discussion produisent une même hiérarchie des contenus. Les sujets les

plus expressifs en ligne et hors ligne sont les sujets d'intérêt personnel, familiaux, alors que les sujets les moins saisis pour s'exprimer sont les sujets d'intérêt général, incertains.

Figure 15 : Réponses des enquêtés pour publier le sujet proposé



Lecture : sur les 562 enquêtés, 59 %, soit 334 enquêtés, discutent avec leur proche de la sortie du prochain mobile Samsung ; ils sont 22 %, soit 120, a publié l'information sur leur mur Facebook.

La différence entre les sujets plus ou moins discutés, et plus ou moins publiés, est toutefois relativement faible. Pour expliquer cette convergence, on peut proposer que l'expression devienne presque indifférente au sujet de l'actualité. La publication serait utilisée par des « accros » de l'information ou des « experts » de la prise de parole, en tout cas des profils qui savent se nourrir et se servir de tout type de contenus pour s'exprimer. Et pour eux, tous les artefacts sont bons à utiliser :

I. : Quand tu veux partager un truc, tu le partages ou tu likes ?

Kevin : Je like et je partage, parce que quand je like, des fois les gens ils le voient, des fois ils le voient pas et quand je partage, la plupart du temps, ils le voient tout de suite.

(Kevin, 16 ans, 1^{ère} STI)

On voit ainsi émerger une compétence de l'expression qui sera explicitée au prochain paragraphe.

Ni like, ni comment, ni statut : un geste délibéré

Vu la diversité des boutons proposés sur Facebook, de multiples expressions et interactions sont possibles. Ne rien cliquer constitue alors une position singulière, justifiée par différents arguments listés ci-dessous. Keira, qui se sent incompétente quand

ses amies discutent des affaires politiques, souligne que la connexion permanente à son réseau social forme une certaine pression qu'elle rejette parfois en mettant à distance son téléphone.

Keira : J'ai rien retweeté [hier sur les Anges de la téléréalité]. J'avais envie, enfin, j'avais, pas envie, mais y'avait des fois je voulais, mais j'ai eu la flemme après. J'ai pas, j'ai pas retweeté, j'ai juste regardé les anges, et voilà.

l. : t'as la flemme de retweeter des trucs ?

Keira : de prendre mon téléphone, pour aller sur Twitter, pff... enfin voilà. Après c'est, après ça devient, c'est tous les jours la même chose, prendre mon téléphone, retweeter, poser le téléphone, quand y'a un truc marrant obligé il va être sur Twitter, donc reprendre son téléphone, on va re-regarder. Y'a des fois le téléphone... pff, mon téléphone je peux pas m'en passer, mais y'a des fois je suis tellement, pff, la flemme de le prendre. Et ça m'intéresse pas, y'a des fois j'ai pas envie de voir ce qu'ils disent les gens, y'a des jours où,... »

(Keira, 16 ans, CAP ASSP)

L'argument de la « flemme » de prendre son téléphone et de regarder les *tweets* et *retweets* est répété plusieurs fois par Keira. Il montre que l'interaction continue demande un investissement, une disponibilité. Ici, ne pas aller sur Twitter pour interagir n'est pas lié à un sujet, mais à un refus de l'interaction. Rester à distance des réseaux sociaux est nécessaire pour préserver un temps pour soi.

Mais d'autres arguments sont évoqués pour ne pas réagir à certaines actualités. Sur des sujets sensibles comme le mariage pour tous, les débats sur les religions ou la politique, plusieurs jeunes indiquaient « je fais comme si je n'avais rien vu ». Cette remarque montre que l'attention à des sujets que l'on ne sait pas forcément appréhender devient consciemment oblique. Ensuite, on a vu à plusieurs reprises que les jeunes adaptent leur réaction en fonction de la relation : le clic ou le *like* pour les connaissances, le *comment*, le *like* ou un statut pour les proches. Enfin, un dernier argument pour ne pas s'exprimer résulte d'une stratégie par rapport aux fonctionnements de groupe. Florence (17 ans, 1^{ère} STSS) indique parmi ses règles sur l'utilisation de Facebook qu'elle ne *like* ni ne commente les contenus des stars de la téléréalité « parce qu'ils en ont déjà assez ». Ou encore, une autre lycéenne ne publie pas de contenus politiques, car d'autres le font déjà : « ça sert à rien de poster des trucs politique sur Facebook, parce que c'est bon, tout le monde en parle déjà ».

Les jeunes expliquent leurs non-actions en ligne par quatre types de justifications : (1) se préserver, (2) rester à distance des sujets incertains, (3) adapter leurs interactions à la nature de la relation, (4) ne pas faire comme tout le monde. Cet effacement n'est pas condamné, d'abord parce que les jeunes sont nombreux à revendiquer cette posture silencieuse. Et ensuite parce que le dispositif n'en fait pas une offense : dans la mesure où le *newsfeed* est surabondant, laisser passer un message n'est pas une faute relationnelle. Le seul cas où l'absence de réaction peut être reprochée est lorsqu'un jeune adresse un message à un autre directement sur son mur. Dans cette situation, il faut effectivement « accuser réception » pour ne pas faire perdre la face à l'auteur du message. Mais en dehors de ce cas, les adolescents peuvent se taire en ligne, et le font.

c) Entre l'information et les interactions, l'activité pour compétence

On a vu que la nature de l'information n'est qu'une raison parmi d'autres, comme les contextes relationnels ou la forme de l'information, de s'exprimer sur Facebook. Comme dans le chapitre 1.3, l'information est un objet qui peut être utilisé ou non dans les interactions. À l'adolescence, l'enjeu est de trouver sa place sur scène, et donc d'expérimenter des relations avec ou sans contenu informationnel. Et, plus que les choix informationnels, c'est l'activité en ligne qui émerge comme une compétence personnelle, entre curiosité et expression, discrète ou visible, interactionnelle ou personnelle. Alors que le fait d'écouter la radio ou de regarder la télévision n'a jamais été considéré comme une compétence en tant que telle, les pratiques informationnelles en ligne nécessitent un apprentissage et sont perçues comme un atout.

Amey et Salerno (2015) notent aussi un déplacement de l'engagement politique des jeunes vers l'activité en ligne, sur la base d'une enquête quantitative sur les adolescents et l'information politique en Suisse. Ils concluent que l'engagement dans les activités en ligne incarne le nouveau vecteur de l'engagement citoyen :

À distance d'une adhésion basée sur leur identité, ou sur des thèmes, comme ce fut le cas pour dans les générations précédentes, les jeunes citoyens s'engagent sur des activités : la création/le partage/le vote de contenus sur Internet, la participation aux appels aux dons en ligne, les rassemblements, etc.

(Amey, Salerno, 2015)

Comme l'étude des choix informationnels des adolescents au chapitre II.2.1, le questionnaire permet ainsi d'analyser globalement les activités des répondants. Or ce que les résultats montrent c'est que, plutôt qu'une spécialisation par bouton, les jeunes empilent les usages des clics numériques. Et que cette activité en ligne ne contribue pas à des compétences dans la vie hors ligne.

Le continuum du clic au statut

Le tableau 20 restitue le volume moyen de clic (sur 8 sujets), *like*, *comment* et statut (sur 6 sujets) en fonction des caractéristiques de sexe et filière des répondants.

En moyenne, les adolescents auprès de qui l'enquête s'est déroulée disent qu'ils cliqueraient sur trois sujets parmi les huit proposés, ils *likent* 1,8 sujets parmi 6 et en commentent 1,39, et ils publient 0,85 statut avec une des 6 actualités proposées. Il semble y avoir un ordre assez naturel de l'engagement en ligne : on clique plus qu'on ne like, on like plus qu'on ne commente, on commente plus qu'on ne publie. Ce résultat, assez intuitif, permet à nouveau de nuancer l'image des réseaux sociaux bruyants : tout le monde ne s'exprime pas, loin de là. L'enquête montre de plus que les activités ne sont pas substituables les unes des autres, mais cumulatives : les répondants qui publient beaucoup sont aussi ceux qui cliquent plus. Alors que l'on aurait pu penser que certains jeunes commentent et d'autres publient, en fait ceux qui publient sont aussi ceux qui commentent, *likent* et cliquent. L'activité est donc le fruit d'une expérience et, comme pour l'ajout d'ami, se formalise par des règles autofixées qui associent une réaction (ici sur Twitter et non pas sur Facebook) à un type d'action :

« Si j'aime, je retweete ;
 si j'aime pas, je dis rien ;
 si y'a quelque chose qui m'a fait rigoler je le dis.
 Mais c'est pas souvent que je dis quelque chose. »
 (Keira, 16 ans, CAP ASSP)

Tableau 20 : Moyenne d'activité sur l'actualité, par sexe et filière

	Moy_Clic (sur 8)	Moy_Like (sur 6)	Moy_Comm (sur 6)	Moy_Mur (sur 6)
Echantillon global	3,05	1,88	1,39	0,85
Sexe				
Femme	3,08 (+1 %)	1,84 (-2 %)	1,36 (-2 %)	0,79 (-7 %)
Homme	3,03 (-1 %)	1,93 (+2 %)	1,41 (+2 %)	0,90 (+6 %)
Filière				
Filières Générale	3,02 (+1 %)	1,90(+1 %)	1,42 (+2 %)	0,76 (-10 %)
Filières Techno / Pro	3,06 (0 %)	1,86 (- %)	1,36 (-2 %)	0,93 (+10 %)
Sexe x Filière				
Femme x Générale	3,18 (+4 %)	1,97 (+4 %)	1,41 (+2 %)	0,72 (-15 %)
Femme x TechnoPro	2,97 (-3 %)	1,68 (-11 %)	1,30 (-6 %)	0,88 (+3 %)
Homme x Générale	2,87 (-6 %)	1,86 (-1 %)	1,46 (+5 %)	0,83 (-2 %)
Homme x TechnoPro	3,15 (+3 %)	1,98 (+5 %)	1,38 (-1 %)	0,96 (+13 %)

Lecture : pour les 551 répondants qui ont renseigné le questionnaire de manière suffisante, chacun réaliserait en moyenne 3,05 clics sur un des 8 sujets proposés, 1,88 like et 1,39 commentaires sur un des 6 sujets proposés, et 0,85 statut sur un des 6 sujets proposés ; pour les 269 femmes, chacune réaliserait en moyenne 3,08 clics, 1,84 likes et 1,36 commentaires, et 0,79 statut ; pour les 147 femmes en filière générale, chacune réaliserait en moyenne 3,18 clics ce qui est 4 % de plus que le clic moyen sur l'ensemble de l'échantillon, 1,97 likes et 1,41 commentaires, et 0,72 statut, ce qui est l'activité minimale parmi les populations considérées et 15 % de moins que la moyenne. Les +/- signalent l'écart de l'activité de la population par rapport à l'activité moyenne sur tout l'échantillon.

En observant les différences d'activité en fonction des critères de sexe et filière, on peut confirmer l'hypothèse que le clic est une compétence. On note en effet que les filles de filière générale ont plus tendance à cliquer et liker, mais sont les moins actives sur leur mur (-15 % de statut avec des actualités par rapport à la moyenne). Elles semblent mobiliser une compétence scolaire d'intérêt et d'apprentissage, mais s'expriment peu avec ces objets (alors qu'elles s'expriment probablement plus avec des photos, ou des statuts personnels). Les filles indiquaient ne pas avoir de problème de « temps » sur Facebook, alors que c'est un problème récurrent pour les adultes :

« Mais cliquer, c'est rien madame, on peut toujours cliquer. (...). Et puis si on est sur Facebook, on y va pour traîner, on le sait, donc on sait qu'on va perdre notre temps. »

(Fille, 1^{ère} STSS)

Cette disponibilité suscite des observations, des clics, mais pas forcément des explorations : les lycéennes observent leur réseau social plus que le web. Au contraire, les garçons de filières professionnelle ou technologique cliquent et surpublient très fortement des actualités (+13 % de statut par rapport à la moyenne). Un lycéen de filière professionnelle s'étonnait, en remplissant le questionnaire, qu'on puisse cocher sur « je ne clique pas » : « ben, bien sûr Madame je clique, faut être curieux dans la vie » (il a donc répondu je clique pour tous les sujets, sans même les lire je crois...). Cette curiosité est valorisée par la publication, les jeunes mettent en ligne sur leur profil les pépites de leurs explorations en ligne. Alors que les filles ont une curiosité sociale qu'elles taisent, les garçons développent une curiosité des objets qu'ils rendent visibles.

Liker et commenter des actualités n'est pas une activité pratiquée par les filles de filières technologique ou professionnelle. C'est ce que relate Florence quand elle indique qu'elle doit « se pousser » pour réagir à l'actualité :

« Je commente pas vraiment et j'aime pas vraiment. Je sais pas pourquoi je fais pas ça. Mais en fait, quand c'est sur l'actualité, je me dis : « Bon allez, je vais faire j'aime » ou « Allez, je vais commenter ». En fait, je me pousse. »

(Florence, 17 ans, 1^{ère} STSS)

Les garçons de filière générale semblent, eux, privilégier la discussion par commentaire. Les *comments* sont la seule activité sur laquelle cette population est suractive par rapport à la moyenne. Les *comments* permettent de se montrer actif sans prendre le risque d'introduire un sujet dans le réseau social. Ils donnent donc une visibilité en assurant de rester dans les codes sociaux.

Ces résultats donnent l'impression que les lycéennes « bonnes élèves » se protègent derrière des clics et restent discrètes par leur *like*, alors que celles en difficulté scolaire s'excluent des actualités pour se concentrer sur d'autres activités et ne pas prendre de risque. Les garçons à l'aise scolairement jouent la carte de la sociabilité plutôt que celle de l'information, alors que ceux en difficulté font feu de tout bois pour exister.

Une activité encore et toujours relationnelle

On peut relativiser cette approche par la compétence en rappelant que l'activité sur Facebook est toujours inscrite dans une activité relationnelle. Le dilemme pour *liker* ou non un statut ne se pose pas seulement par rapport au contenu, mais aussi par rapport à l'auteur du statut et aux autres acteurs de la scène. Autant les garçons se mettent en scène pour draguer, autant les filles *likent* comme l'expliquent ces deux lycéennes qui remplissent le questionnaire en oubliant les sujets de l'actualité proposés, mais en se concentrant sur le « beau gosse » qui a publié l'information.

Fille A : « *Si c'est un bogoss, carrément je like, attends, faut réfléchir comme ça* »

Fille B : « *ouais, mais après ça va se voir sur ton mur et tout, alors non.* »

(Filles, au CDI)

L'actualité est donc utilisée, parmi d'autres objets, pour se positionner et interagir avec son entourage, avec toujours un ajustement entre rendre visible ou non cette position.

Le cadre relationnel devient le levier de l'exploration des contenus pour certains jeunes : je vais voir une information non pas pour l'information, mais pour ce qu'elle me dit de la personne qui l'a publiée. Et au fil de ces expériences, le lien avec les individus est éprouvé et renforcé. On voit ainsi naître la perception relationnelle différenciée des adolescents : apprécier ou non tel ami n'est pas la question, mais identifier ses compétences en matière de santé est une reconnaissance qui sert

« mais Madame, un forum de santé, ça dépend. Parce que si c'est quelqu'un qui s'y connaît, par exemple qui poste souvent des trucs là-dessus, ouais je vais aller voir, je sais que c'est, c'est vrai quoi. Sinon j'y vais pas, ça sort de nulle part. »

(Garçon, 1ère STI)

On retrouve aussi l'idée que les jeunes affinent leurs intérêts informationnels en passant par des intermédiaires, des amis dont ils ont éprouvé l'activité ou la relation, et à qui ils font confiance. Sur des sujets incertains, les lycéens utilisent le lien affectif (vouloir draguer) ou l'activité observée (être un expert) pour s'intéresser ou non au contenu proposé. Sur des sujets familiers, ils utilisent le lien affectif (comprendre l'expression en clair-obscur) ou leurs intérêts (être passionné) pour évaluer l'auteur de la publication.

Une compétence transférable hors ligne ?

Dans les *verbatim* de la partie B du questionnaire, sur les réactions, plusieurs répondants indiquent qu'ils ne vont pas liker ou commenter le statut, mais « en reparler » avec la personne. Cette déclaration d'intentions ne se réalisera pas forcément, mais elle introduit la question de la transition des compétences acquises en ligne hors ligne. Apprendre à se saisir d'un contenu informationnel et le discuter en ligne donne-t-il plus d'aisance hors ligne sur des discussions ? En fait, ce transfert de compétences n'a pas l'air de se réaliser. D'abord, les formes de conversations pourraient être trop différentes pour être transposables. Ensuite, l'expérience en ligne est principalement personnelle, malgré les usages collectifs signalés ; quelques bribes captées dans différentes interventions semblaient signifier qu'on ne parle pas de ce qu'on a vu sur Facebook, et ainsi que les deux espaces sont poreux pour les sociabilités, mais pas pour les sujets.

En fait, le transfert des compétences expressives acquises en ligne à des situations hors ligne pourrait se faire à un autre niveau. Steinfield et ses équipes montrent que Facebook bénéficie particulièrement aux étudiants en déficit d'estime de soi (Steinfield, *et al.* 2009). Les jeunes que j'ai rencontrés en face à face étaient habiles en ligne, mais potentiellement « nerd » ou « cyber » ; bref, ce n'était ni les leaders populaires du lycée, ni les « stars » de la cour. Il me semble que ces jeunes trouvaient sur Facebook un espace où ils pouvaient avoir une reconnaissance, ce qui rendait supportable de ne avoir cette reconnaissance au lycée. Les relations qu'ils expérimentent en ligne ne leur servent donc

pas forcément à discuter au lycée, mais leur donnent une assise pour traverser cette période de vie transitoire.

d) L'activité informationnelle

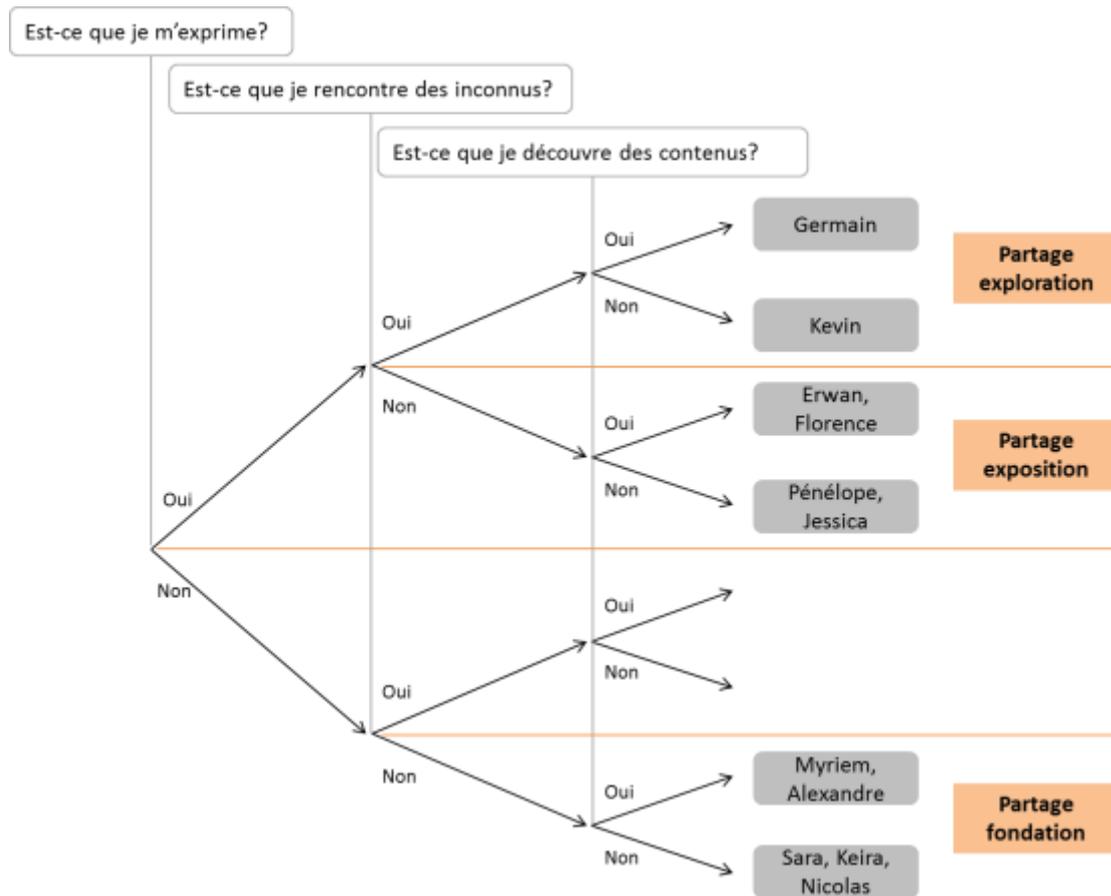
Je reviendrai en conclusion de ce chapitre sur le rôle de l'activité numérique dans la construction identitaire des adolescents. Pour terminer ce paragraphe sur les réactions à l'information sur Facebook, soulignons que, de même que dans les enquêtes traditionnelles, l'information est une activité périphérique : sauf exception, on ne va pas sur Facebook pour s'informer ; on va sur Facebook pour interagir avec ses pairs, et l'information se glisse dans ces activités. Par contre, cette activité se fait au cas par cas. Il n'est pas question ici d'habitudes, mais d'occasions. Et ces occasions ne sont pas déterminées au préalable : les jeunes peuvent s'intéresser à un sujet qu'il n'avait jamais vu auparavant, parce qu'une *target* s'y intéresse ; ils peuvent réagir à une actualité pour faire comme tout le monde, ce qui les oblige à tester leur énonciation en *like* ou en *comment*. Les adolescents n'ont pas d'opinion préétablie, ils sont prêts à la discuter et à l'élaborer progressivement, sous réserve que cette activité ne soit pas antisociale. L'activité informationnelle doit donc rester ouverte à la conversation pour que les adolescents s'y engagent.

5.3) Trois logiques de partage d'information à l'adolescence

Ces multiples descriptions de la pratique du partage d'information chez les adolescents permettent d'envisager des logiques équilibrant interactions et informations. J'ai donc dessiné un arbre de choix pour répartir les onze jeunes rencontrés au cours des dix entretiens individuels. Les informations sociodémographiques sur les enquêtés sont précisées en annexe 5.

Le premier critère envisagé dans cet arbre est celui de l'expression : les jeunes signalent très vite s'ils publient des statuts et réagissent en ligne, ou s'ils « n'aiment pas trop ça » (Alexandre, 18 ans, Term. STSS). Cette position de principe est ensuite négociée en fonction des sujets et des amis, puisque même les jeunes qui indiquent ne pas s'exprimer sur Facebook sont en fait amenés à interagir, se forcent à s'exprimer, ou s'engagent ponctuellement. On peut répartir les enquêtés entre ceux qui adoptent une posture expressive et ceux qui se placent plutôt dans une posture silencieuse. Le deuxième critère introduit le rapport à l'information extérieure, et pose la question de l'intérêt pour des sujets à explorer, incertains. Il questionne la sérendipité et la curiosité, en s'appuyant sur les goûts médiatiques des adolescents décrits au premier paragraphe 5-1. Le troisième critère concerne enfin le fait d'accepter des « famis » dans son réseau social ou non, et plus généralement la perception des inconnus. Nous avons vu au chapitre 4 que la possibilité de rencontrer des inconnus était particulièrement clivante dans la population enquêtée. En appliquant ces trois questions aux onze enquêtés, on obtient l'arbre de la figure 16 où les feuilles sont les enquêtés en fonction des embranchements pris à chaque question.

Figure 16 : *Trois profils exploration, expression et interaction*



Pour les trois critères envisagés, je m'attacherai à tenir compte des intentions des enquêtés sans nécessairement les confronter à une pratique effective. Ainsi, Germain présente un profil de jeune qui souhaite s'exprimer, découvrir des contenus et par là rencontrer des personnes. Kevin se concentre sur les sujets qu'il connaît comme la danse et le sport, mais cela lui permet de nouer des contacts et de chercher à se positionner par rapport à des personnes différentes. Pénélope et Jessica partagent aussi une passion, mais ne l'utilisent pas pour rencontrer des inconnus ou découvrir d'autres espaces culturels et informationnels. Erwan et Florence relatent des intentions d'expression, ils testent différents contenus, mais sans s'appuyer sur un centre d'intérêt donné, ce qui rend leurs rencontres peu efficaces. Du côté des jeunes qui préfèrent ne pas s'exprimer, aucun des profils n'est en recherche de rencontres avec des inconnus. Par contre, Myriam et Alexandre explorent des contenus à partir de leurs amis, alors que Sara, Keira et Nicolas privilégient l'entre-soi.

Je propose alors de décrire trois logiques de partage d'information : celle de l'exploration, qui met en œuvre une recherche de nouveaux contenus et de nouvelles relations ; celle de l'exposition, qui consiste à s'exprimer, mais se restreint à un univers informationnel ou relationnel donné ; celle de la fondation, où le partage d'information sert à asseoir une relation¹. Chacune de ces logiques va donc être décrite en rentrant dans le détail des intentions et pratiques des jeunes interviewés.

a) Le partage « exploration »

La logique de partage comme « exploration » vise à acquérir des compétences autour d'un sujet, en s'impliquant avec l'activité des *likes*, *comments*, et interactions hors ligne, et en déployant cette activité pour explorer d'autres sujets et relations. Une forme de partage de contenus se développe donc par des interactions autour d'un objet extérieur. L'idéal de l'exploration s'observe particulièrement chez Kevin et Germain, autour des passions de chacun : le jeu vidéo et la culture japonaise pour Germain ; le basket et la *dance* pour Kevin. Ils sont tous deux en 1^{ère} STI, donc dans la filière la plus « brillante » du lycée Pasteur. Germain est qualifié de « cyber », il a effectivement le physique qui semble passer plus de temps devant son ordinateur qu'à jouer au foot. Il habite chez sa sœur avec son beau-frère et ses nièces, et il veut devenir militaire. Kevin semble plus à l'aise physiquement, grand et bogoss. Il habite avec sa mère et garde des attaches très fortes à l'extérieur du lycée, aussi bien avec des garçons qu'avec des filles. D'autres interviewés contribuent plus ponctuellement à illustrer cette logique d'exploration.

Les adolescents en construction peuvent se placer dans une posture de découverte, sans prétention ni préjugés, mais cette posture est apprise et éprouvée dans un cadre donné comme celui d'un hobby ou d'un centre d'intérêt particulièrement développé. Germain sait évaluer les contenus qu'il voit sur des supports non spécialisés comme la télévision grâce à sa passion pour les jeux vidéo, puis il approfondit ce qu'il sélectionne grâce à des ressources spécialisées comme la page Facebook d'un groupe ou les forums de No Life. Kevin s'appuie sur ses liens forts avec deux amies pour exprimer ses goûts et rencontrer des « personnes comme lui » à travers un *tumblr*. Il joue au basket et passe son temps avec deux amis d'enfance, qui ne sont pas dans le même lycée que lui ; l'objectif de se voir justifie donc une mobilité, des déplacements des uns ou des autres.

À force de navigation en ligne pour Germain et de proche en proche pour Kevin, les deux adolescents ont développé des compétences pour explorer des sites et des personnes : Germain est devenu accro à l'information et consulte quotidiennement différents sites d'actualité ainsi que les sites de ses sujets de prédilection ; Kevin profite des affinités de ses proches et des rencontres de *dance* pour établir des contacts avec différentes

¹ À noter que l'ordre des critères est déterminant de l'arbre : en terminant par l'expression par exemple on obtient des rapprochements différents. En ayant testé les différentes combinaisons possibles, celle retenue me paraît être la plus porteuse de sens pour identifier les logiques de partage.

personnes et les suivre sur Twitter. Apprendre à rencontrer des personnes et à explorer des contenus à travers un centre d'intérêt donné équipe donc les adolescents pour sortir de leur monde et élargir les frontières de leurs univers. Kevin en vient à considérer que c'est « facile » de s'informer, que ce soit par les pages de Facebook ou les discussions, et surtout la recherche :

« Kevin : Non, c'est pas très compliqué [de s'informer sur le conflit au Mali]. On aime une page, actu, info du jour, des trucs comme ça, et puis c'est bon, on a toujours des actus en permanence. Si on veut pas des actus en permanence et qu'on veut, nous, les rechercher, on veut se donner l'envie de les rechercher, on va le faire.

l. : Ouais, mais faut avoir des envies.

Kevin : Voilà. La personne dit : « T'as pas vu ça ? » Par exemple, une actu, on nous en a parlé, mais qu'on était pas au courant et on nous a pas tout dit. On nous a dit une partie, la personne elle s'en souvenait plus, on va aller chercher si ça nous a vraiment intéressés. Si ça nous a pas intéressés, en 5 minutes, on aura déjà oublié, 5-10 minutes on aura oublié ».

(Kevin, 16 ans, 1^{ère} STI)

Par contre, les recherches et l'intérêt pour les actualités ne se partagent pas forcément, car cela fait partie des compétences médiatiques. Germain indique ainsi qu'il ne partagerait pas des informations d'intérêt général, que tout un chacun peut consulter par soi-même.

« Moi je lirais [un truc sur l'élection présidentielle ou un article hyper technique de Wikipédia sur Fukushima], mais je le partagerais pas parce que tout le monde peut aller sur Wikipédia par exemple. Et après y'en a que ça peut ne peut-être pas intéresser. (...) Quand je lis quelque chose [sur l'actualité], ça me vient pas à l'idée tout de suite de le partager. Mais après, normalement, ces personnes-là, elles regardent vraiment un minimum les infos, donc ils peuvent le voir aux infos. Si, ils s'informent quand même. »

(Germain, 17 ans, 1^{ère} STI)

À l'opposé de l'information générale, la spécialisation permet d'asseoir l'expression : il n'y a pas d'hésitation à faire circuler de l'information autour d'un hobby, car cette information sera nécessairement saisie. Germain admet qu'il a une expérience moindre que des personnes avec qui il échange et qui sont plus âgées que lui, mais que cela n'empêche pas de s'impliquer dans la circulation de l'information :

« Je suis petit par rapport à eux [mes amis de Japan Expo et No Life]. Petit en taille et en âge. Mais au niveau des goûts, c'est pareil. Après, on s'apprend des choses mutuellement. (...) Si je prends l'exemple du forum de No Life, il y a différents topics, ce qui fait que par exemple tel topic est adressé à tel groupe, et ainsi de suite. Ce qui fait que dès que quelqu'un a une info, généralement il va pas se dire : « est-ce que je la mets ? est-ce que je la mets pas ? ». Il hésite pas et il le met, parce qu'il sait que ça va pas intéresser que lui, mais d'autres personnes »

(Germain, 17 ans, 1^{ère} STI)

Le partage « exploration » se reconnaît alors particulièrement à la réciprocité qu'il engendre : Kevin et Germain indiquent tous les deux partager « à égalité » avec les autres personnes de leur communauté. Kevin souligne qu'il n'y a « pas de compétition » entre son meilleur ami et lui pour mettre des informations sur leur passion respective.

« On poste des trucs pour savoir... Par exemple, un truc que moi je sais pas [mon meilleur ami] il va le poster et moi je le saurais après. Je vais lui montrer des trucs que lui il savait pas et tout. C'est juste ça. Y'a pas de compétition. C'est juste on s'informe chacun notre tour. Des trucs qu'on sait pas et on apprend. »
(Kevin, 16 ans, 1^{ère} STI)

Pour les deux jeunes hommes, le partage d'information n'est donc pas une activité singulière : c'est une forme d'interaction comme une autre, entre clics et sorties, entre goût et découverte, fondée sur un hobby, mais structurante pour l'évolution dans un environnement plus large. Cette forme de partage est celle où s'entremêlent naturellement les activités hors ligne et en ligne sans qu'il y ait de différences notables : Germain rencontre d'autres passionnés dans la queue d'un concert comme il aurait pu les rencontrer sur un forum en ligne ; Kevin mentionne dans les *tweets* les gens avec qui il a couru sur un terrain de basket. Si le numérique offre d'autres formes de discussions que les rencontres physiques, les deux cadres semblent résonner des mêmes intentions et motivations. Aucun des deux garçons ne cite des différences de stratégie en ligne et hors ligne, et ils insistent plutôt sur la complémentarité des deux supports.

Mais on peut noter aussi qu'aucun des deux lycéens n'investit ses activités et relations au sein du lycée : sur Facebook comme hors ligne, ils évoluent dans des cadres qui ne sont pas le hall du lycée, la bande de potes, le groupe solidaire et toujours connecté. Sur le plan purement relationnel, le centre d'intérêt de Kevin et Germain leur donne à chacun un cadre de reconnaissance qui leur permet de s'affranchir des jugements extérieurs ou négatifs. Germain reconnaît être marginal dans sa classe, mais ne s'en offusque pas, car il peut être valorisé dans d'autres espaces relationnels. Kevin se dit indifférent aux retours négatifs des inconnus en ligne, dans la mesure où il est préservé par ses liens forts avec ses meilleurs amis.

« Non, moi, je laisse parler. Je calcule pas. Tu me dis que tu m'aimes pas, tu m'aimes pas, tu m'aimes pas, c'est comme ça. Je vais pas chercher à comprendre pourquoi tu m'aimes pas, pourquoi tu aimes faire la guerre, pourquoi tu veux me frapper, des trucs comme ça. Je calcule pas, je laisse la personne. »
(Kevin, 16 ans, 1^{ère} STI)

Dans cette logique de partage, c'est à partir de l'expérience acquise à travers leurs centres d'intérêt que les jeunes s'exercent à être actifs en ligne et font des rencontres. Le hobby ouvre ainsi des pratiques d'exploration, où les jeunes apprennent à évaluer des informations et à s'engager dans des relations. Germain est ami avec les gens qui ont la même passion que lui, Kevin avec les personnes avec qui il peut avoir des activités. Ces compétences sont aussi mises en avant par Erwan, qui a un profil « débordé » par les contenus du Barça et qui se spécialise dans les transferts de foot. Cependant, Erwan ne semble pas avoir trouvé d'alter ego sur ce sujet et ne peut donc pas s'appuyer sur la réciprocité pour mettre en œuvre les rencontres liées au partage. Il se recentre sur les

punchlines et phrases de musique, donnant lieu à une logique de partage qualifiée d'exposition.

b) Le partage « exposition »

Deux binômes de jeunes interviewés vont illustrer la logique de partage comme « exposition » : Jessica et Pénélope d'un côté, Erwan et Florence de l'autre. L'idée de partage exposition repose sur l'intention de dire quelque chose sur soi, ses goûts et ses amitiés. Cette expression cherche à exposer en public une identité et une place sociale. Avec succès pour Jessica et Pénélope, qui s'allient ; avec difficulté pour Erwan et Florence, pour qui existent un décalage entre leurs activités en ligne et la position qu'ils y gagnent.

Jessica et Pénélope sont en classe de Terminale ST2S¹. Elles présentent toutes les deux un profil sage et bonne élève, presque scolaire. Elles publient plusieurs fois par jour des statuts avec des musiques de *reggaeton*, en se les adressant à l'autre. Ce style de musique n'est pas aimé par les personnes de leur classe et leurs amis sur Facebook. Elles reçoivent donc des commentaires qui disent « vous êtes folles d'aimer ça ». Si ce sont des commentaires déplacés de personnes qu'elles ne connaissent pas, elles les suppriment ; si ce sont des commentaires de personnes qu'elles connaissent, elles disent que « ça va ». Le fait d'être à deux leur permet d'afficher des goûts qu'elles tairaient probablement si elles étaient seules. Voire, elles entretiennent leur singularité sur Facebook alors qu'au lycée ce goût particulier n'est pas nécessairement visible. Dans ce cas, le partage de contenus est donc l'occasion de s'exposer sans être isolé. C'est une mise en scène narcissique tolérée grâce à la présence d'un alter ego. S'exposer seul serait condamné ; s'exposer en amitié est accepté.

Ce partage n'est toutefois pas payé en retour d'interaction ou de découvertes. Jessica reconnaît faire sa petite curieuse, mais n'en tire pas des activités interactionnelles. Elles citent toutes les deux régulièrement le fait qu'on peut se faire embêter en ligne, qu'il y a des gens « chelou ». Les deux jeunes filles se concentrent sur les relations avec leur famille et leurs *targets* ou petit ami en fonction des moments. Leurs activités hors ligne ou en ligne, en dehors de leur complicité ou de l'entretien des liens amoureux, ne s'affichent pas par des statuts, montrant un déficit de popularité. Elles vont chercher le lien amoureux dans des espaces extérieurs au lycée, sans mettre en avant un goût particulier pour la rencontre ou l'altérité. Il semble donc que le partage « exposition » en ligne soit une stratégie relationnelle décorrélée des activités interactionnelles hors ligne.

De même sur les sujets et actualités explorés, elles privilégient l'objet de leurs centres d'intérêt comme la musique *reggaeton*, Samir Benzema (acteur des *Anges de la réalité*) ou Cristiano Ronaldo (joueur de football), mais ne s'aventurent pas sur des sujets inconnus. L'expertise apprise sur la musique *reggaeton* ne sert pas de base pour explorer

¹ Sciences et Technologies de la santé et du social (Filière technologique).

d'autres espaces du vaste monde d'Internet. Et comme elles restent entre elles, elles ne sont pas alimentées par d'autres sujets d'intérêt ou de découverte. L'exposition repose donc sur les frontières des sociabilités et des contenus.

Pour affiner cette description de la logique de partage en exposition, deux profils montrent les limites de ce type de partage. Erwan a 16 ans, il est en seconde générale et paraît un peu encombré de son corps massif. Florence a 17 ans, elle est en 1^{ère} STSS, et semble assez timide et peu à l'aise. Tous deux sont assez actifs à l'oral, mais épuisent rapidement leurs ressources, revenant souvent aux mêmes exemples. Ils participent à l'enquête « pour m'aider ». Erwan et Florence sont les deux seuls à ne pas avoir évoqué de « meilleurs amis » au cours de l'entretien : la figure principale qui émerge de ma discussion avec Florence est sa mère, et Erwan cite plusieurs personnes avec qui il échange des contenus, mais sans affection particulière. Ces deux jeunes sont noyés dans les contenus des pages qu'ils ont likés, le Barça pour Erwan et les 300 pages likées pour Florence. Ils pratiquent aussi un partage d'information dans une logique d'exposition, mais en l'absence d'un alter ego pair ce partage ne permet pas d'afficher une relation et de gagner en popularité ou en affectivité.

Florence dit s'être laissé entraîner par les multiples recommandations du dispositif, que ce soit pour accepter des amis ou *liker* des pages. L'absence de « sélection », des amis comme des contenus, conduit donc à une surabondance informationnelle sur son *newsfeed*. Elle ne voit plus les actualités de ses amis, son Facebook étant inondé des publications des pages. Elle essaye néanmoins de se saisir de certains contenus et de s'exposer. Pour des sujets d'actualité, Florence se force parfois à liker et commenter pour s'exprimer ; et dans le même temps elle s'empêche de liker et commenter des contenus des *Anges de la télé réalité* parce que « ils en ont déjà trop ». Elle a été active pendant la campagne présidentielle pour soutenir François Hollande. Son engagement politique a été précipité par l'activisme de sa mère, qui l'a inscrite au parti socialiste. Florence dit pourtant aujourd'hui ne pas s'intéresser à la politique, et insiste même en indiquant que ce sujet d'actualité fait partie des thèmes qu'elle n'ira jamais voir :

« y'a des sujets que jamais j'irai voir, mais je vois souvent qu'ils se répètent. Mais c'est pas pour autant parce que ça se répète que vais cliquer forcément. Après, y'a des sujets que, oui, j'aime bien et que même si je sais quelque chose sur ce sujet-là que j'ai déjà lu, ouais je relirai. (...) La politique je vais jamais voir. Quand c'était Hollande et Sarkozy, là je lisais, mais là maintenant non, ça m'intéresse pas. »
(Florence, 17 ans, 1^{ère} STSS)

L'exposition forcée de Florence n'est assurée ni par une passion ni par un alter ego : son profil Facebook s'est vidé d'interactions et de contenus, et l'isole. Elle sera celle qui relate des sanctions subies en ligne pour faute de « juste distance », et des situations où les contenus qui défilent la mettent mal à l'aise sans qu'elle n'ose l'exprimer.

Erwan aussi témoigne de ces situations d'inconfort vis-à-vis de certains contenus et certaines relations, notamment avec une fille avec qui il est sorti « vite fait ». Il explore différents contenus et interactions : il suit le Barça sur Facebook, mais surtout se spécialise dans les transferts, ce qui serait une manière de s'intéresser au foot sans s'impliquer comme les autres en soutenant une équipe ; il poste des *punchlines* de rap et

retrouve ainsi les amis qui savent prolonger la citation par la chanson, s'affichant dans un groupe sans nécessairement avoir à formuler des affinités. Erwan indique qu'il publie sur Facebook pour « se souvenir », pour retrouver une phrase s'il veut la dire à quelqu'un plus tard. S'il veut partager un contenu, il le met « directement sur le mur à Oussam ». Il expose donc involontairement ses goûts, plus comme moyen mnémotechnique que comme mise en scène de soi et de ses relations. Il fait attention aux *likes* et *comments* reçus sur ces publications, montrant ainsi une ambiguïté réelle dans le sens qu'il donne à ses statuts.

La difficulté du partage dans une logique d'exposition se lit en creux dans ces deux derniers exemples : à l'adolescence, il est difficile de se montrer isolé. Pour les quatre jeunes présentés, mettre des actualités de foot, de politique ou de musique est une exposition de soi, un signal envoyé comme un « phare » d'après les formes de visibilité en ligne décrites par Dominique Cardon (Cardon, 2008). Mais les signaux de Erwan et Florence ne sont pas vus puisqu'ils ne sont pas ancrés dans un cercle d'initié, ni dans des amitiés. Et les signaux de Jessica et Pénélope sont dédiés du mur de l'une au mur de l'autre, visibles sans être utilisés par d'autres amis du réseau social pour s'intéresser au *reggaeton* ou reconnaître une expertise. L'exposition de ces jeunes ne leur permet pas de devenir populaire, même s'ils en adoptent les codes. Dans l'« exposition », l'activité en ligne fait partie d'une stratégie en cohérence avec l'activité hors ligne. Le partage n'est pas engagé pour lui-même, mais pour ce qu'il montre. Il dépasse les interactions hors ligne en n'affichant que l'extrême du lien avec la meilleure amie (ou le meilleur ami). Il ne sert pas à rencontrer des nouvelles personnes ou à découvrir des contenus, mais à réaffirmer une position acquise. Cette position ne sert pas à rebondir sur d'autres sujets ou rencontres. Dans ce cas l'attention pour les contenus est accordée à l'attention des relations : il devient impossible de différencier si Jessica *like* un statut de Pénélope par déclaration d'amitié ou par goût pour le contenu publié. Dans le cas d'Erwan et Florence, ceux-ci n'ayant pas de composantes affinitaires dans leur partage, ils cherchent un écho relationnel à leurs publications sans qu'il n'y ait de retours qui se fassent entendre. Il serait intéressant d'envisager la dynamique de ce partage : est-ce qu'il est lié à une étape de vie, une période encore assez indéterminée ? Ou est-ce qu'une forme de relation resserrée se perpétue à l'âge adulte pour Jessica et Pénélope ?

c) Le partage « fondation »

Si partager pour s'exposer ne peut être fait sans l'assise d'un réseau social, une autre logique de partage s'ancre encore plus fortement dans les sociabilités sans pour autant fonctionner sur un levier d'expression personnelle : il s'agit de la logique de partage nommée « fondation ».

Notons d'abord qu'aucun enquêté ne figure dans les embranchements résultant de « je ne m'exprime pas en ligne » et « je rencontre des inconnus ». Soit l'échantillon des entretiens individuels est trop restreint pour que des profils de ce type apparaissent, il aurait fallu mener plus d'entretiens. Soit il n'y a effectivement pas de logique de partage associé à cette combinaison d'activités, puisqu'il faut nécessairement s'exprimer pour développer des sociabilités. Les travaux précédemment cités de Charles Steinfield, sur l'apport des réseaux socionumériques pour les étudiants, montrent, en creux, que les

jeunes qui ne développent pas leur expression numérique ne gagnent pas en sociabilité (Steinfeld *et al.* 2008) ; ce qui ferait donc pencher pour la deuxième explication proposée.

Si les branches « je ne m'exprime pas ET je rencontre des inconnus » ne peuvent pas être illustrées par mon enquête, les branches « je ne m'exprime pas ET je ne rencontre pas d'inconnus » débouchent sur des pratiques où les jeunes peuvent ou non découvrir des contenus par l'intermédiaire de certains de leur proche. Le partage « fondation » sera illustré par 5 enquêtés qui tous utilisent les contenus pour asseoir leurs relations.

Myriem, 16 ans, en seconde générale, petite lycéenne discrète et dernière d'une grande fratrie d'où elle tire probablement une certaine assurance, observe les contenus publiés par ses cousines parfois plus âgées. Et Alexandre, 18 ans, en Terminale STSS, incarne une certaine sécurité avec ses larges épaules et son blouson de cuir, et assume de « surveiller » les uns et les autres pour les protéger, avec une certaine bienveillance, ce qui lui permet de s'intéresser à des sujets qu'il n'aurait pas consulté de lui-même. Au contraire, trois autres enquêtés ne découvrent pas de contenus par leurs proches. Keira (16 ans, 2^{de} APR) est active dans son groupe, aime lire des magazines avec ses amis, se coiffer et se maquiller pour se sentir belle, et elle cherche aussi au milieu de tout ça à se préserver du temps pour elle. Sara (18 ans, 1^{ère} STSS) semble très distante du lycée du fait d'une vie familiale compliquée ; derrière son look garçon manqué revêche, elle se raccroche à son équipe de foot féminine pour s'inscrire dans un groupe. Nicolas est une boule de tension, les mains dans les poches, fermées, crâne presque rasé, et regard qui part parfois dans le vide. Il témoigne d'une grande sensibilité et d'un immense intérêt intellectuel, mais avec une certaine fragilité qui l'isole.

Ces enquêtés disent très vite dans l'entretien ne pas s'exprimer en ligne : « moi, je vais pas publier... non, je fais pas des trucs comme ça » dit Sara ; Keira indique que c'est « vraiment rare » qu'elle retweet. Cette non - prise de parole dans l'espace numérique n'est pas forcément le prolongement d'un comportement hors-ligne : Keira par exemple se décrit comme une « ambianceuse » dans son groupe, celle qui va proposer des sorties et animer son groupe d'ami(e)s. Cette faible activité vient du fait que Sara, Keira, Nicolas, Alexandre et Myriem ont en commun de privilégier les amis « connus » sur Facebook, notamment la famille pour Myriem et l'équipe de football pour Sara. Pour ces cinq jeunes, il paraît inutile de discuter sur Facebook avec des personnes que l'on ne peut pas voir physiquement : Facebook n'est qu'un palliatif des interactions physiques pour Myriem qui ne peut pas voir ses cousines puisqu'elles habitent loin, ou pour Sara qui réactive son profil Facebook quand elle est en voyage scolaire au pour garder le lien avec ses proches. Les sociabilités numériques sont dans ce cas conditionnées aux sociabilités hors ligne.

Ce resserrement des activités sociales en ligne aux interactions avec les proches peut tout de même activer la découverte de contenus. Pour Myriem et Alexandre, l'affection envers un ami génère l'intérêt pour ses statuts et pour son expression. Et cet intérêt conduit à cliquer sur les liens pour pouvoir mieux connaître la personne, ce qu'elle pense. Myriem lit des contenus de politique publiés par sa cousine :

« Ben, ma cousine qui habite... parfois elle poste des choses. En fait ma cousine elle s'intéresse plus à la politique, donc parfois je m'informe par rapport à la Tunisie par des liens qu'elle poste sur Facebook. »

(Myriem, 16 ans, 2de générale)

Alexandre explique la « surveillance » de ses proches et ajuste son intérêt pour les contenus publiés en fonction de la distance avec l'auteur du statut :

« Après, des fois, j'aime bien surveiller les gens, les photos qu'ils mettent. Les amis avec qui je suis vraiment proche. (...) Peut-être c'est une manière de les connaître mieux. Mais moi, je me dis, Comme c'est une personne proche, forcément je vais plus surveiller ce qu'elle fait parce que je tiens à elle plutôt qu'un ami que je vois trois fois par an. Donc, je me dis 'C'est normal'. »

(Alexandre, 18 ans, Term. STSS)

L'affection pour certaines personnes implique donc une attention aux contenus publiés, et permet de découvrir des actualités. C'est cette attention qui forme le geste social du partage. En effet, on pourrait légitimement objecter que Sara et Alexandre ne partagent pas des informations avec leurs amis puisqu'ils préfèrent ne pas s'exprimer. Mais puisque le partage fait tomber la distinction entre émission et réception, il devient cohérent d'intégrer le geste social qui consiste à s'impliquer dans le partage comme une des logiques de cette pratique. Myriem et Alexandre partagent des informations avec leurs proches comme on partage un repas avec des amis en y étant convié. Le partage d'information est ainsi au service de la relation et la fonde sur des références communes, d'où le terme de partage « fondation ».

En quoi les activités de Keira, Nicolas et Sara apparaissent alors aussi comme une logique de partage d'information en fondation des interactions, alors que tous trois sont très distants de Facebook, et ne s'impliquent pas dans les statuts de leurs connaissances ou de leur proche ? Keira et Sara semblent avoir trouvé un équilibre avec un groupe d'amis autour d'activités et de sorties, et ne reportent pas cette sociabilité en ligne. Keira a même arrêté son compte Facebook, mais continue à suivre ce qu'il se passe dans le réseau socionumérique sur le mobile d'amies. Sara raconte avoir envoyé un SMS à une amie parce qu'elle était choquée d'un fait-divers sanglant. Keira s'intéresse aux actualités qui sont proches d'elle et de son mode de vie, et en parle avec ses ami(e)s car elle se retrouve dans ces événements, alors qu'elle ne sait pas réagir aux actualités politiques et s'efface lorsque ce sujet arrive dans la discussion. Leur intérêt pour l'information est donc suscité par leurs émotions. Nicolas est un jeune très introverti, sensible au décalage entre ses goûts et ceux de ses pairs : il voudrait lire des livres de philosophie ou du Rousseau, mais, étant en échec scolaire il doit aller chercher ailleurs qu'au lycée les jeunes avec qui il peut exposer et développer cet intérêt. Il « vise » ses interlocuteurs.

« Du fait que je suis un peu plus vieux, on n'a pas la même mentalité [avec les gens de ma classe]. Mais après, ça veut pas dire que je suis plus mature ou des choses comme ça. C'est juste qu'on n'a pas les mêmes centres d'intérêt, je pense. Au collège, ça a toujours été comme ça aussi. Quand je parlais de ça aux gens, ils me disaient : « T'es bizarre » ou quelque chose comme ça. Donc, j'en parle plus trop. J'essaie de vraiment viser les bonnes personnes avec qui en parler et puis après avec un sujet de conversation. »

(Nicolas, 17 ans, CAP SPVL)

Pour ces trois jeunes, le partage d'information est constitutif d'une relation, car il s'appuie sur des émotions et sur des contenus identitaires. Ce partage ne peut pas se faire sur Facebook puisqu'il faut cibler les personnes avec qui fonder la relation. Ce type de relation n'a pas de sens à être exposé aux vues de tous.

Le partage « fondation » met donc au cœur de l'activité la sociabilité et les liens avec les proches. Il s'agit d'utiliser des contenus pour renforcer ces liens, les maintenir dans le cas d'une relation distante, accepter des émotions grâce à un interlocuteur. L'affection génère une attention à certains contenus, mais c'est bien le lien préalablement existant qui est le tuteur de ce type de partage. La logique de partage « fondation » est ainsi particulièrement sensible à l'altérité : c'est celle où l'on accepte une identité et des émotions singulières, différentes de celles de ses amis, sans chercher à se regarder en miroir dans l'autre comme dans le cas du partage « exposition ». On retrouve ici la « force des liens forts » décrite par Tomas Legon, au sens où les amitiés longues et continues à l'adolescence sont les espaces interactionnels où un jeune peut exprimer une singularité, des goûts et émotions personnels, plutôt que de se conformer aux goûts de la majorité (Legon, 2013). La découverte de contenus se fait donc en pointillé, en fonction des statuts de tel ou tel ami, ou d'émotions partagées sur tel ou tel contenu saisissable, sans qu'il n'y ait de construction d'une compétence informationnelle propre. Et pourtant, Sara et Alexandre soulignent avec leurs opinions, ce qui montre que les interactions forment un chemin d'information emprunté pour se positionner dans l'espace social.

d) Synthèse des trois logiques de partage d'information chez les adolescents

Le tableau 21 synthétise les caractéristiques des trois logiques de partage décrites à partir de ce terrain réalisé avec adolescents.

Tableau 21 : *Synthèse des trois logiques de partage de l'information chez les adolescents*

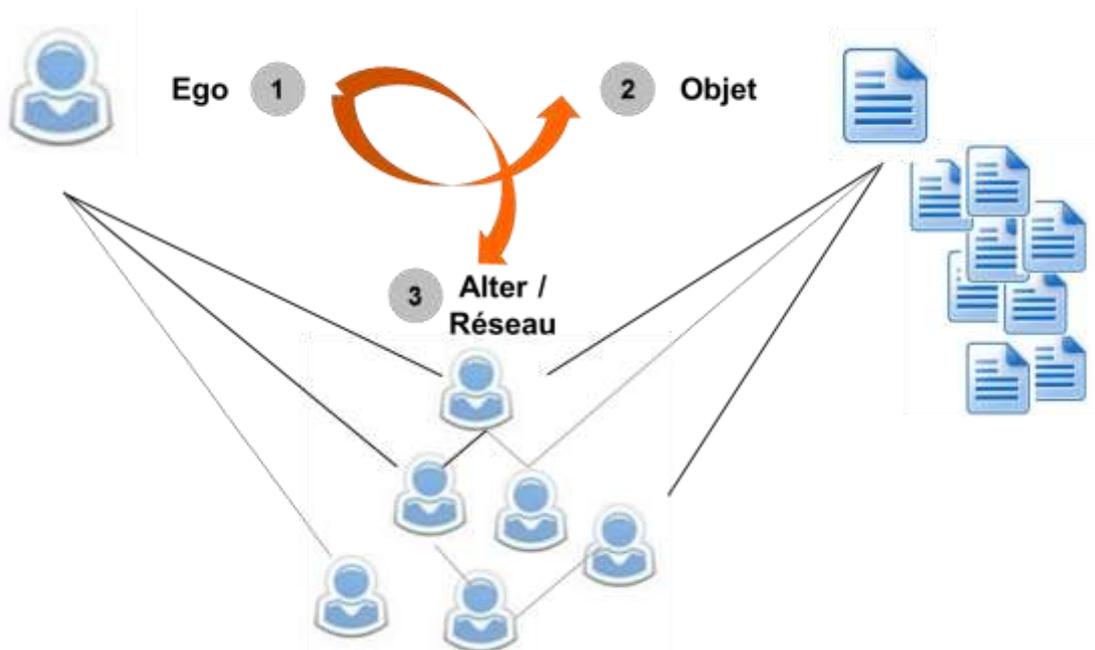
Partage exploration	Partage exposition	Partage fondation
Pas de frontière entre les activités hors ligne et les activités en ligne	Les activités en ligne affichent une partie singulière des activités hors-ligne	Les activités hors-ligne sont les activités engagées, la partie en ligne n'est qu'un palliatif.
Les contenus incertains sont explorés de proche en proche.	Les contenus familiers sont affichés comme identitaires	Les contenus sont explorés en pointillé, par l'intermédiaire des proches
L'information peut servir à rencontrer des amis.	Seuls les meilleurs amis comptent.	Les amis sont à découvrir.
Ce que les jeunes cherchent : des alter ego	Ce que les jeunes affichent : Identité	Ce que les jeunes apprennent : Altérité

Comme pour le partage exposition, il serait intéressant d'observer la dynamique de ces trois logiques de partage : est-ce qu'elles se stabilisent en sortant de l'adolescence ? On pourrait aussi proposer des liens avec les profils esquissés chez les adultes dans le chapitre 3 : le partage exploration préfigure-t-il des profils de crieurs publics, ou le partage fondation des profils de discutants ? Ces modèles d'évolution seraient toutefois très hypothétiques, et il me semble donc préférable d'en rester au constat que les adolescents utilisent les contenus informationnels dans leur construction identitaire, notamment grâce aux activités en ligne.

5.4) Conclusion chapitre 5 : cliquer, un nouvel ordre des interactions?

Les adolescents ajustent leur engagement dans Facebook grâce aux artefacts, aux usages collectifs et à la dynamique de leurs activités. L'information est un des deux chemins pour grandir : pour construire leur identité, certains jeunes s'appuient sur leurs amitiés, d'autres sur leur centre d'intérêt. Dans les deux cas, les actualités sont un objet de la scène interactionnelle des adolescents et participent à l'évaluation et l'affirmation d'une distance non pas avec une connaissance, mais avec l'espace social.

Figure 17 : Deux chemins d'exploration, par les contenus ou par les proches



L'activité est un vecteur de l'expérience juvénile, du *like* de page au *tag* de photo, tout petit clic contribue au développement personnel des jeunes et à l'expérience de leur place sociale. Si ces actions en ligne restent socialement déterminées, elles peuvent ouvrir les horizons de ceux qui s'équipent d'une certaine curiosité. Le clic n'est pas un nouvel ordre d'interaction, cette affirmation est bien sûr exagérée ; mais les compétences développées par l'activité en ligne peuvent constituer un capital d'exploration, de rapport

à l'espace public, d'ajustement sur la scène sociale. Et des recherches longitudinales sur ces jeunes actifs seront certainement entreprises pour envisager le rôle de ce capital à l'âge adulte. Ce ne sont pas les dispositifs numériques qui vont changer le monde, mais s'en saisir est une manière de grandir et de découvrir *Le Monde*...

